

Hélène BOURDELOIE, David DOUYÈRE, dirs, *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*

Paris, Mare & Martin, coll. MediaCritic, 2014, 270 pages

Anne-France Kogan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10590>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 440-442

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anne-France Kogan, « Hélène BOURDELOIE, David DOUYÈRE, dirs, *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10590>

constater que cette stratégie de communication émerge aux quatre coins du monde et que ses formes sont extrêmement variées, que ce soit à fins commerciales ou politiques. D'une part, ce livre s'adresse à la communauté scientifique dans la mesure où il jette les bases d'un phénomène qui peut être étudié selon différentes perspectives, comme en témoigne la diversité de la littérature mentionnée dans le premier chapitre. L'auteure vise donc à proposer une définition plus claire et inclusive de l'*astroturfing* sur laquelle pourront se fonder de nombreuses recherches. D'autre part, l'ouvrage cible plus globalement les citoyens afin des les informer de l'existence de ce type de pratiques et du fait qu'elles mettent en danger le processus de délibération nécessaire à l'établissement d'une opinion publique. Les résultats de cette recherche offrent également une panoplie d'outils utiles à la détection de cas d'*astroturfing* qu'il est nécessaire de dénoncer pour tendre vers une démocratie plus saine.

Briec Lits

ReSiC, Université libre de Bruxelles, BE-1000
Briec.Lits@ulb.ac.be

Hélène Bourdeloie, David Douyère, dirs, *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*
Paris, Mare & Martin, coll. MediaCritic, 2014, 270 pages

L'ouvrage *Méthodes de recherche sur l'information et la communication* rassemble des interventions présentées dans le cadre du séminaire sur les méthodes de recherche sur l'information et la communication (MIC) qui s'est tenu pendant un an (2011-2012). Les *Méthodes* sont ici entendues comme un « ensemble de démarches et de procédés intellectuels raisonnés assurant la saisie en termes scientifiques d'un objet » (p. 17). Ainsi l'ouvrage expose-t-il les pratiques scientifiques du chercheur, ses positions vis-à-vis de son objet de recherche, les façons de penser son terrain, ses postures ou ses statuts.

Dans la présentation (pp. 17-43), Hélène Bourdeloie rappelle que les questions de méthode sont un vrai challenge car les sciences de l'information et de la communication (SiC) se positionnent comme une interdiscipline capable de traiter de problématiques délaissées par les sciences humaines et sociales (SHS) tout en appliquant des méthodologies issues de ces disciplines. C'est pourquoi les débats sont vifs au sein de la discipline, et l'intérêt de cet ouvrage est de les présenter : il est donc question d'épistémologie, de la critique en SHS, d'interdisciplinarité, de la difficulté à généraliser à

partir des nombreuses enquêtes empiriques sur des objets singuliers, de la difficulté d'analyser des objets fugaces, etc. Autrement dit, ce livre n'est surtout pas un manuel de méthodologie, mais un ouvrage de réflexion sur les difficultés de la recherche en SiC, une discipline si particulière au sein de laquelle les faits communicationnels sont non seulement des objets d'analyse mais aussi au cœur de la méthode de cette même analyse.

L'ouvrage est divisé en trois parties. Intitulée « Postures et approches », la première comprend trois chapitres très différents.

Le premier (pp. 47-78) est un entretien avec Fabien Granjon mené par Hélène Bourdeloie sur la question de la critique dans les recherches en sciences sociales. Le chercheur en SiC reprend et prolonge sa réflexion – dans la continuité de celle de Pierre Bourdieu – sur la nécessité d'une auto-socio-analyse. Le format de l'entretien est adaptée au sujet, car il permet une mise en perspective du chercheur lui-même face à des questions qui vont du rôle de la critique aux nouveaux terrains de recherche sur « l'intranquillité », de la difficulté de la posture du chercheur vis-à-vis de ses valeurs et de son engagement. Fabien Granjon y explique de façon très claire que la critique ne se limite pas à la vigilance épistémologique et en appelle à renégocier l'opposition artificielle entre jugements de fait et jugements de valeur, entre distanciation et engagement, d'autant plus si le chercheur critique est engagé à plusieurs niveaux dans la société. Concernant plus particulièrement les SiC, Fabien Granjon se réjouit que le projet interdisciplinaire soit à la quintessence de cette discipline. Mais il précise et démontre que cette interdisciplinarité ne se justifie pas tant par la complexité « communicationnelle » des objets qu'elle tente d'appréhender que par le regard critique qui la sous-tend. L'entretien se termine sur un appel à une plus grande exigence vis-à-vis des recherches menées en SiC. Il reproche à ladite « raison communicationnelle » de jouer surtout des rôles théoriques d'identification dans les SiC et stratégiques de distinction vis-à-vis des autres disciplines des sciences sociales, mais « qu'elle ne tient pas franchement son rôle théorique de démarcation épistémologique » (p. 69). Il en appelle à envisager la communication en lien avec « les conditions de production et de reproduction des rapports sociaux qui en fixent les cadres » (p. 64). Par exemple, s'intéresser aux médias, aux technologies de l'information et de la communication (TIC) ou aux industries culturelles convie à mettre en regard ces réalités dites « communicationnelles » avec d'autres dynamiques sociales plus larges.

Rédigé par Maxime Cervulle, le deuxième chapitre (pp. 79-98) est une réflexion autour de la résistance disciplinaire en *sic* à la problématisation des notions de « genre » et de « race », alors que leur expression dans le champ médiatique est abondante. L'auteur présente quelques enjeux méthodologiques à travers l'exploration d'outils quantitatifs et qualitatifs. Soulignant que la question de l'inégalité est au cœur de ces thèmes, il revendique une approche par les théories dites de « l'intersectionnalité » qui insistent sur le caractère inextricable du « genre », de la « race » et de la « classe sociale ».

Dans le troisième chapitre (pp. 99-114), Roger Bautier présente ce qui se dessine comme une « science du web » qui analyse la structure et le développement de ce nouveau moyen de communication. Mais le chercheur déplore que la majorité des modèles soient issus des sciences de la nature. C'est pourquoi il propose d'interroger les facteurs principaux de cette montée en puissance des sciences de la nature qui risque, à terme, de marginaliser SHS. Il revendique un projet vraiment interdisciplinaire, où s'articuleraient des SHS et des sciences dites « dures » pour l'analyse des réseaux. Il défend la thèse selon laquelle le web est capable de favoriser un fonctionnement démocratique de l'espace public, parce qu'il n'existe pas de coordination centrale concernant l'établissement des liens, et que les comportements sur le web co-évoluent avec sa typologie.

La deuxième partie rassemble deux chapitres pour « Questionner le terrain ». Le premier (pp. 117-140) tente de restituer ce qui, de la recherche, s'efface quand elle s'écrit. David Douyère et Joëlle Le Marec y déplorent le fait que le processus de normalisation de l'écriture en article donne une place aussi prédominante à l'écrit dans les résultats de la recherche. Ce processus ignore les autres formes de restitution comme le dialogue, les notes prises lors des séminaires, etc. et conduit à « effacer l'échafaudage » qui permet l'accès au terrain, comme les rencontres et les différentes décisions qui ont conduit à l'enquête empirique. C'est pourquoi les auteurs proposent le récit de ces rencontres à travers deux exemples « car l'orientation donnée au moment de la rencontre n'est pas une restriction ou un biais, mais une caractéristique qui va éclairer des résultats » (p. 129). Les auteurs interrogent aussi la question du rôle du savoir vécu et éprouvé de l'informateur, dont le chercheur donne alors une portée d'un autre espace et d'un autre temps. Ce chapitre interroge la légitimité des savoirs que la recherche – ainsi structurée – produit au nom d'une évolution de la conception même des savoirs.

Rédigé par Nicolas Bencherki, le deuxième chapitre de cette partie présente l'École de Montréal qui offre un cadre analytique à partir duquel il est possible de voir à l'œuvre différents phénomènes organisationnels. Ce cadre se situe à l'intersection des traditions de recherches françaises et américaines. Il prend source dans l'éthnométhodologie des années 60 d'Harold Garfinkel pour rendre compte de la manière dont la communication participe à la constitution et à la stabilisation des organisations. À cela est venu s'y articuler de nombreuses idées empruntées à la théorie de l'acteur-réseau pour rendre compte de la façon dont les objets peuvent, d'un point de vue pragmatique, participer à une interaction. En articulant ainsi plusieurs théories, les travaux de l'École de Montréal permettent d'étudier le processus par lequel l'organisation se fait, se stabilise et gagne en capacité d'agir.

Les quatre contributions réunies dans la troisième partie ont en commun d'interroger et de proposer des méthodes pour appréhender « l'univers numérique ».

Pierre Barboza interroge les différentes démarches de recherche relatives aux « écrits d'écran ». Il questionne l'empreinte laissée par la logique informatique, sa performativité et son opérationnalité sur le monde social. L'auteur revendique une place plus importante à l'action de la machine dans l'analyse des pratiques numériques. Il considère que les *sic* doivent prendre en charge l'informatique comme nouvel appareillage de la pensée. Car si la communication est un partage de significations, se pose alors la question du degré de solidarité entre le codage binaire et les formes signifiantes que recèlent les communications numériques.

Dans le chapitre suivant, Fanny Georges présente une méthode d'analyse sémio-pragmatique de l'identité numérique entendue comme « un ensemble de signes qui manifestent l'utilisateur dans ces dispositifs interactifs » (p. 187). Sa méthode se fonde principalement sur l'approche sémio-pragmatique de la communication numérique d'une part, et sur l'approche des « écrits d'écran » d'autre part, approches revisitées sous l'angle de l'analyse des traces. Ce chapitre propose une synthèse de ces travaux en fonction de l'intérêt qu'ils accordent au processus de signification. L'intérêt est de montrer que l'analyse des interfaces numériques est incontournable pour étudier les communications numériques, et que ce modèle d'analyse des interfaces permet de mettre en évidence « les tendances d'énonciation éditoriale relatives à la présentation de l'identité de l'utilisateur et aux modèles culturels implicites de la relation et de l'altérité emprises dans les dispositifs techniques » (p. 201).

De Julie Denouël, la troisième contribution concerne également les méthodes pour aborder les identités numériques, plus spécifiquement les formes d'expression de soi. Celles-ci constituent un phénomène complexe supposant diverses formes de continuité (ou de discontinuité) entre le soi en ligne et le soi hors ligne. L'auteure présente les principales perspectives qui traversent la question des identités numériques dans le domaine des SHS francophones. Elle développe une méthode pour saisir ces « discours pour soi » et ouvre vers un projet interdisciplinaire pour faire face à la difficulté d'appréhender – et donc de définir – les identités numériques, car c'est précisément parce qu'elles s'ordonnent autour d'une pluralité d'identités.

Dans le dernier chapitre de cette partie, Alexandre Coutant et Jean-Claude Domenget présentent un cadre épistémologique pour enquêter sur les dispositifs sociotechniques d'information et de communication (DISTIC). Ce dernier articule les apports de la sociologie des usages, la notion de dispositif et une approche socio-technique. Les auteurs rappellent la difficulté à se dégager de l'idéologie dont sont porteurs ces dispositifs quand ils sont analysés dans des contextes non stabilisés (voire même expérimentaux). Ce cadre offre une approche renouvelée des études d'usage, dont la limite reste l'intégration dans des dynamiques socio-économiques.

Si chaque contribution est intéressante en soi et ouvre sur des programmes de recherche ambitieux, on peut regretter le manque de dialogue entre elles. On aurait aimé une réflexion sur la façon de penser leur articulation, et de contribuer ainsi à mieux définir les *sic*. Mais peut-être est-ce prévu pour la suite du séminaire ? On pourrait alors voir des projets s'emboîter les uns dans les autres : les projets les plus généraux (premier chapitre), engloberaient les projets plus micro comme ceux évoqués dans la dernière partie (chapitres 6-9). La place de la critique serait intégrée dans l'analyse des DISTIC, qui elle-même interrogerait l'École de Montréal, etc.

Anne-France Kogan

Lemna, École des Mines de Nantes, F-44000
anne-france.kogan@mines-nantes.fr

Cyril-Mickaël CALLEJON, *Space opera. 40 ans de science-fiction à la télévision*
Paris, Éd. L'Harmattan, 2014, 147 pages

Ouvrage un peu inclassable en forme d'essai, *Space opera* est d'abord l'œuvre d'un passionné qui entend faire partager l'amour qu'il porte à son objet en donnant

au lecteur une sorte de manuel d'accès à l'univers de sa passion. Persuadé que le *space opera* raconte l'humanité (p. 15) et qu'il a été un facteur de progrès, du moins aux États-Unis (pp. 16-17), il omet cependant d'en donner une définition solide. C'est d'autant plus fâcheux que son préfacier, Yvan West Laurence (pp. 9-13), le fait et exclut du corpus la franchise *Star Trek*, qui est l'un des piliers majeurs du discours de Cyril-Mickaël Callejon. Certes, la contradiction dialectique est réputée féconde, mais on conviendra que, en l'occurrence, elle fait un peu désordre.

Un premier chapitre consacré à « L'équipage » (pp. 23-59) sous-entend que la caractéristique première du *space opera* réside dans un voyage spatial au long cours entrepris par un groupe dont il s'efforce de dégager les stéréotypes récurrents. Les analyses sont trop rapides, construites sur le mode de l'affirmation. S'il est sans doute pertinent de montrer une évolution de la figure du capitaine – d'abord enracinée dans les figures héroïisées des politiques anglo-saxons, elle tend, dans les séries contemporaines, à s'incarner dans un être moins tout d'une pièce, saignant d'une blessure ancienne et cachée, passage d'un monde de certitudes à un monde incertain –, il faut argumenter la démonstration. L'auteur a des intuitions, mais ne parvient que difficilement à les formaliser. Plus, pour en rester au capitaine, il ne se préoccupe guère des contradictions qu'engendrent les présupposés. Si Kirk, Picard ou Sisko dans les déclinaisons de *Star Trek* correspondent aux caractéristiques du personnage du capitaine dégagées par l'auteur, s'il en est de même pour Sheridan ou Sinclair dans *Babylon 5* ou pour Albatore dans la série éponyme, les choses se compliquent avec *Stargate* où, plus que d'équipage, il faudrait parler, en l'absence de vaisseau, d'équipe, et surtout dans *Doctor Who* où le rapport à la Terre est très différent de ce qu'il peut être dans les autres séries. Dans cette dernière, il n'existe pas d'équipage répondant aux critères dégagés par Cyril-Mickaël Callejon – présence d'un second, d'un officier scientifique, d'un ingénieur, d'un médecin d'un officier de sécurité et d'un jeune prodige – sans oublier la condition d'extraterrestre du Docteur, son âge plus qu'avancé dans des corps juvéniles, sa qualité de dernier survivant de son espèce.

Un peu fourre-tout, le deuxième chapitre s'intitule « Les lieux, les institutions et les piliers (avec les vaisseaux) » (pp. 61-89). Après avoir tenté une distinction entre univers et espace – qui va un peu de soi –, l'auteur revient sur l'espace, lieu de l'action, et l'univers quelque peu divinisé dans un panthéisme galactique frôlant le créationnisme (p. 67). La partie